L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 4 AVRIL 1891. 64me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
SAMEDI, 4 AVRIL 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse des Encanteurs.

PAR MACON, DENIS & KERNAGHAN—Cottage double en bois, Nos 33 et 35 rue Constance.

PAR HOEY & O'CONNOR—Six sur le levée, faisant face au grand débarcadère, rue Waters et Tchoupitoulas, entre Sorapuru et Premier.

PAR LE SHERIF—Plusieurs terrains et bâtisses situés dans les différents districts de cette ville.

Le million du Mississippi

Enfin, nous avons des nouvelles du fameux million alloué, par le Congrès, pour les améliorations du Mississippi. Il y a assez longtemps—personne ne l'ignore—que le vote a eu lieu. On ne s'est donc pas, à Washington, soit à la Maison Blanche, soit dans les bureaux du ministère de la guerre, pressé pour régler l'emploi de cette piètre somme, et l'approuver. Ce n'est pas—on se le rappelle—un million qui avait été demandé par la Commission du fleuve, mais bien neuf millions, et il paraît que le montant n'était pas exagéré, puisqu'un représentant sensé, un vrai patriote, avait proposé qu'on l'élevât encore d'un million. Naturellement, et suivant leur louable habitude nos législateurs ont rejeté toutes ces allocations, et se sont contentés du pauvre million en question, probablement, par ce que, de l'aveu de tous, il était complètement insuffisant. Que veut-on, en effet, que fasse la Commission avec cette somme, quand un montant dix fois plus fort suffirait, à peine, à exécuter la moitié des travaux de première nécessité.

Si, encore, ce million était arrivé à temps, on sait pu, peut être, prévenir quelques-uns des désastres qui viennent de nous attister tous, et de ruiner de vastes régions. Mais ! non. On en a reçu la disposition, on en a approuvé l'emploi, on en fait l'expédition trop tard, comme presque toujours, et alors que le mal est consommé.

Dieu nous pardonne : on a l'air de se réjouir de ce que la catastrophe ne soit pas bien considérable. On chantera, volontiers, victoire, parce que la hausse est provisoirement arrêtée ; parce que le fleuve reste, pour le moment, stationnaire ; parce que l'heure du plus grand danger semble passée.

A entendre parler certains hommes du métier, on dirait—ce n'est pas que l'on s'attendait à de plus grands malheurs ; que l'on est tout étonné de n'avoir pas à en déplorer de plus considérables, et que l'on se fait gloire de ce que la moitié de la Louisiane ne soit pas sous l'eau, à l'heure qu'il est ?

Nous avons, sous les yeux, quelques passages du rapport d'un ingénieur de la Commission. Ils sont douloureusement curieux et méritent d'être relevés. "On a—dit-il—construit longtemps les levées, en suivant différents systèmes : d'abord, le système de la paroisse et du comté ; puis, la double inspection de l'Etat et du gouvernement fédéral. Il en est résulté un manque complet d'harmonie dans la ligne de travaux qui sont tantôt solides, tantôt faibles."

De là, tous les malheurs qui sont arrivés, coup sur coup.

"Depuis lors—ajoute-t-il—le gouvernement a pris le contrôle de toute la ligne, et je crois que, maintenant, les endroits solides ont augmenté en nombre."

Il est donc bien vrai que le gouvernement a pris le contrôle de tout le sours du Mississippi, et que, par conséquent, il a assumé, à partir de ce moment, la responsabilité de tous les désastres qui surviennent. Qu'il y ait eu, depuis cette époque, quelques améliorations, personne ne le conteste, mais ce qui se passe, en ce moment, prouve, clairement, que le gouvernement n'a pas fait tout ce qu'il devait, et qu'il lui reste beaucoup à faire. Est ce avec la ridicule somme d'un million qu'il y arrivera ? Ne trouve-t-on pas, dans tous les rapports qui ont paru depuis la hausse du fleuve, la preuve de la négligence, sinon du mauvais vouloir du Congrès ? Si l'on avait eu l'intention bien arrêtée de mettre un terme aux misères de la situation, aurait on désiré, comme on l'a fait, sur les allocations demandées ? Se serait-on borné à voter une somme de l'emploi, bon ou mauvais, de laquelle il ne peut résulter que la prolongation de l'état de choses que l'on s'est, précisément et formellement, engagé à changer du tout au tout ? Laisserait-on à la charge des Etats, des comtés, des paroisses, une grande partie des travaux que l'on a pris entièrement à sa propre charge ? Sommes-nous perpétuellement destinés à voir se renouveler les lamentables spectacles dont nous sommes les témoins ? Pouvons nous, oui ou non, compter, désormais, sur le gouvernement ? Il n'y paraît guère, d'après la marge minime qu'il a mise à la disposition de la Commission.

Ce n'est point par plaisir que nous revenons, si souvent, sur cette interminable question des levées du Mississippi : c'est que de sa solution, bonne ou mauvaise, à nos yeux, comme aux yeux de tous les hommes sensés, dépend la prospérité ou la ruine—disons mieux ; l'existence même de la Louisiane.

Arrivée du contre-amiral de Cavelier de Cuverville.

Réception chez M. le Consul de France.

Le Consul de France invite ceux de ses compatriotes, qui désirent présenter leurs devoirs à M. le contre-amiral, J. de Cavelier de Cuverville, commandant en chef la Division navale de l'Atlantique Nord, se réunir chez lui, 136 Avenue Esplanade, aujourd'hui samedi, à 3 h. 1/2 du soir.

Nous prions M. L. Dormigny, propriétaire de l'imprimerie et de la Librairie française à New York, 126 W. 25th str., d'agréer tous nos remerciements pour les journaux de Paris qu'il a eu l'obligeance de nous présenter.

Au lieu de ce sentiment est de faiblesse et de lassitude, la Salsaparille d'Ayer vous donnera la force et l'énergie.

LE FAMEUX DINER DU VENDREDI-SAINT.—On a conservé le menu du fameux dîner du Vendredi Saint, chez Sainte-Beuve—dîner auquel prit part le prince Napoléon, au mois d'avril 1868. Le voici :

Potage au tapioca,—Truite mamonde.—Filet au vin de Madère,—Faisan truffé,—Buisson d'écrevisses,—Pointes d'asperges,—Salade,—Parfait de (sic) café,—Dessert.

Vins : Château-Margaux, Nuits, Musigny, Château-Yquem, Champagne.

Convives, avec Sainte Beuve et le prince Napoléon : MM. Taine, About, Renan, Flaubert et le docteur Robin, de l'Académie des sciences.

LOUISIANE.

Le *South*, Plaquemine, paroisse Iberville, du 28 mars :

Nos concitoyens de la localité et du voisinage, ont répondu libéralement à l'appel des capitalistes de l'Illinois, MM. Burwell, Dunlap et McClure. Ils ont souscrit $30,000 pour la création de la banque, et n'ont laissé que $20,000 à fournir aux trois bailleurs de fonds de l'Illinois. Ce montant a été levé en 24 heures. On ne peut plus nous reprocher de manquer d'esprit d'entreprise et de progrès. Avec des scieries, des fabriques de bardeaux, une fabrique de glace, deux briqueteries et une banque, il nous semble que notre localité est aussi bien partagée que toute autre de l'Etat.

—La commission du fleuve a achevé son inspection. Son chef, le général Comstock, a trouvé les travaux en bon état. Avant de se disperser, elle a adoptée la résolution suivante :

Attendu que toute coupure, toute dalle, tout tuyau placé à travers les levées sont dangereux, il est résolu que, désormais, aucune levée ne sera réparée par la Commission, si elle est ainsi traversée. Il ne sera fait aucune dépense, de quelque façon que ce soit, devant une propriété dans la levée de laquelle on aura laissé subsister toute coupure ou tout conduit de ce genre.

—La "Lumber and Improvement Company", limitée, a chargé, lundi, 23 courant, une barge de 250,000 pieds de cypre, reste des 400,000 pieds qu'elle avait à expédier pour Boston. La crevasse Amos a empêché d'envoyer tout ce bois, par chemin de fer, à Gonldsborough, où est stationnée la goélette. C'est ici qu'on voulait la charger, d'abord, mais elle n'a pu passer sur la barre, à l'embouchure du bayou Plaquemine.

Le Sugar Planter, Port Allen, paroisse West Baton Rouge, du 28 mars :

Ici, il n'y a pas eu de changement dans l'état du fleuve, pendant toute la semaine. Les eaux ont subi de nombreuses fluctuations ; montant, un jour ; descendant, l'autre.

Quant à nos levées, elles sont toujours intactes.

Très heureusement, nous avons eu un temps superbe, à l'exception, seulement, de mercredi soir, où il est tombé une forte ondée. Le bas Mississippi—c'est à dire de la Nouvelle-Orléans à Cairo—est stationnaire ; à Greenville, Mississippi, seulement, il y a hausse. A Cairo, la baisse a été forte, mais le Mississippi remonte, à St Louis, et l'Ohio, à Cincinnati.

L'Abbertisier, Lafayette, paroisse Lafayette, du 28 mars :

On nous écrit, de Duson :

"Le temps est si beau, et nos travaux des champs marchent si rapidement, que j'éprouve le besoin de vous en entretenir un instant :

"Depuis deux semaines, on plante, on sème à force. Nous aurons moins de coton, cette année, parce que le marché en est encombré et que les prix sont très bas. C'est le riz qui devient la principale culture ; la récolte en sera double, en 1891.

"Nos chemins, qui avaient été exécrables, cet hiver, sont maintenant en bon état, grâce à l'énergie déployée par M. Baldon Huffpanir, qui a creusé des fossés, aplani les chaussées, comblé les trous, ouvert de nouvelles voies de communication et mis tout en un ordre parfait.

"Nous allons, bientôt avoir, à Lafayette, le grand meeting d'Etat des Fermiers de la Louisiane. La Convention doit s'ouvrir, le premier mardi du mois d'août ; elle sera probablement très nombreuse. L'Union s'est répandue et a fait de grands progrès parmi nous. Il est à espérer que les Attakapas se montreront dignes de leur réputation, et conserveront le rang qu'ils occupent.

"La paroisse Acadie a expédié, la saison dernière, 580 cars de riz, et il en part encore, tous les jours. Cela fait en tout, à peu près 80,000 barils, à trois dollars le baril ; soit $240,000 qui rentrent dans la paroisse. A Crowley, il ne reste plus une seule maison à louer. A Rayne il y avait encore, récemment, plusieurs grands magasins inoccupés. Quand à la localité de Lafayette, elle ne reste pas en arrière du mouvement qui emporte le Sud-ouest de la Louisiane. J'y vois, partout, s'élever de nouvelles bâtisses, et les améliorations se multiplier.

"Alexandria va de l'avant, plus peut-être, qu'aucune autre localité de la Louisiane. La semaine dernière, en deux jours, il s'est vendu pour plus de $54,000 de propriétés. Il s'y est formé une compagnie, au capital de $200,000, en vue d'y élever des constructions nouvelles, et d'y fondar des fabriques.

"Les deux chemins de fer Houston Central Arkansas et Western y ont installé leurs ateliers de "cars."

"Le Texas Pacific va, bientôt, y établir une de ses principales stations."

Le Herald, Jahnville, paroisse St-Charles, du 28 mars :

Les eaux de la crevasse Ames ont pris une route toute autre qu'on ne le croyait. Au lieu de descendre vers le Golfe, elles ont remonté. Hier, elles avaient atteint le voisinage de Lone Star, à quelques acres de distance du chemin de fer. Espérons qu'elles n'arriveront pas jusqu'à nous, et que nous n'aurons pas d'inondations.

Le Democrat, New Roads, paroisse Pointe Coupée, du 28 mars :

L'église St-Francois, la première, en date, de notre paroisse, s'élevait, autrefois, sur la rive du fleuve, à trois milles au-dessous de son emplacement actuel ; elle datait de 1727, c'est-à-dire, de 60 ans avant la Déclaration d'Indépendance. Elle a donc 164 ans d'existence. Elle a été transportée où elle est maintenant, en 1760, et le cimetière a été béni en 1764. C'est un capucin qui en a été le premier prêtre ; il dépendait alors de l'évêché de Cuba. Dans les archives de l'église, se trouvent les noms des plus anciennes familles créoles.

St-Francois est la troisième église de la Louisiane, au point de vue de l'antiquité.

L'archevêque Blanc en a été curé. C'est à St-Francis qu'est venue le trouver sa nomination d'évêque de la Nouvelle Orléans.

Cette église court maintenant les plus grands dangers ; le fleuve menace de l'engloutir. Il faudrait charger un comité d'aviser au moyen de la sauver, ainsi que le cimetière qui l'entoure.

—On nous écrit, de Smithland :

"Il y a eu une légère baisse dans la Vieille Rivière, il y a quelques jours—ce qui a apaisé bien des anxiétés. Maintenant que le Mississippi est stationnaire, les planteurs s'occupent de semer le maïs ; ils mettent jusqu'à cinq et six grains, là où deux ou trois seraient suffisants.

"Les eaux de l'Atchafalaya montent d'un quart de pouce, toutes les vingt-quatre heures. La semaine dernière, la hausse était de six pouces, dans le même temps.

"Près de Satache, un certain nombre de chevaux sont, depuis deux ou trois semaines, en pleine eau. On en a retiré un, il y a quelques jours ; il avait les jambes gonflées et pouvait à peine marcher. Les autres sont encore dans trois pieds et demi d'eau.

"On signale des étonlis dans les levées, autour de Vieille Rivière. On craint une catastrophe près du Landing de Raccourci."

Le Louisiana Review, Nouvelle-Orléans, du 1er avril :

Le Courrier, de St-Jacques dit qu'un ver étrange, provenant des eaux de la crevasse, s'attaque aux champs de riz et y occasionne de grandes pertes.

—Dans la paroisse St-Landry, la "Homestead and Loan Association" est en pleine prospérité. C'est une des meilleures institutions qu'il y ait à Opelousas.

—A Charenton, paroisse Ste-Marie, il s'est organisé, récemment, une succursale de la "New Orleans Building, Loan and Savings Association."

—A Franklin, une compagnie, ayant de gros capitaux, établira, bientôt, une fabrique de barils.

—Dans le paroisse Tangipahoa, Mme L. E. Barnard et M. Wm Thum ont l'intention de fonder, à Hammond, un journal républicain.

—L'habitation Eureka, paroisse Terrebonne, a été achetée $10,000, par M. Valfroy Bergeron.

—Le "Tensas Lumber and Railway Company," paroisse Tensas, s'est organisé, dernièrement, et a élu domicile à St-Joseph. Son capital est de $200,000. On voici les officiers :

MM. David Urquhart, fils, président ; Fred A. DeBillier, vice-président ; David Urquhart, trésorier.

—Abbeville, paroisse Vermilion, est peut-être la localité de la Louisiane où l'on compte le plus de pruniers et d'autres arbres fruitiers.

—M. F. W. Pettway, d'Acadie, va s'établir, prochainement, à Alexandrie, paroisse Rapides, et y fonder une épicerie sur une grande échelle.

La buanderie à vapeur est, maintenant, en pleine activité dans cette ville. A bientôt l'installation de la lumière électrique et du service téléphonique.

—Dans la paroisse Plaquemine, la Compagnie du chemin de fer Fort Jackson et Grand Isle doit commencer, sous peu, la construction d'un embranchement qui se dirigera vers le Grand Bayou. Là, un steamer attendra les voyageurs pour les conduire sur l'Isle. Il n'y construit, en ce moment, un magnifique hôtel. Grand Isle sera le rendez vous le plus en vogue, l'été prochain.

—Le *Progressive age*, de la paroisse Lincoln, dit que M. Johnson, de Ruston, a une vache qui lui a donné, pendant 8 mois, à partir du 17 juillet, 1890, 536 livres de beurre. Il vend son beurre de 25 à 30 sous la livre—ce qui lui fait un revenu de $134, sans compter la valeur de la bête elle-même, valeur qui est considérable. A Ruston, les recettes de coton sont toujours abondantes.

—Dans la paroisse Concordia, on sème activement le coton, dont on compte faire une belle récolte.

—La crevasse de Concord, dans la paroisse East Carroll, a submergé bon nombre de riches habitations. Les pertes seront énormes. On a enfin réussi à consolider les deux extrémités de la brèche. On porte à 20,000 le nombre d'acres en culture, qui sont plus ou moins inondés. Plus de trente habitations de la paroisse ont été envahies par les eaux de cette terrible crevasse.

Le Comet, Thibodaux, paroisse Lafourche, du 2 avril :

Le Comet, qui entre dans sa troisième année et qui, autant par l'intelligence, que par le zèle et la fidélité aux principes, qui dirigent sa rédaction, mérite de longues années de prospérité, inaugure son troisième volume par les réflexions qui suivent :

Notre plus cher désir est de voir notre paroisse et principalement Thibodaux, marcher à grande pas, sur la voie de la prospérité, et elles n'y peuvent réussir qu'en multipliant leurs industries, en développant, chez elles, l'esprit d'initiative et d'entreprise. On n'y arrivera que par l'union des efforts, par l'unanimité dans l'action. Voilà longtemps que nous demandons la fondation d'une banque. Pourquoi ne l'avons-nous pas encore ? Il nous faudrait aussi une grande usine neutrale, à Thibodaux ; elle y ferait d'excellentes opérations.

—Nous apprenons que l'on s'occupe de fermer la crevasse White. L'entreprise ne paraît pas sourire au public. On comprend parfaitement que le jour où la brèche sera close, le bayou recommencera à hausser, comme auparavant ; les anxiétés qui s'étaient apaisées se raviveront. Il y aura danger sérieux d'une seconde crevasse qui occasionnerait, entre part, autant de désastres que la première. Le mal causé par la crevasse White est irrémédiable ; tâchons nous en là, et ne provoquons d'autres malheurs, par une hâte imprudente.

La vitalité, épuisée par excès de travail ou par la maladie, est sûrement restaurée par la Salsaparille d'Ayer.

Le drame de la rue des Mathurins, à Paris.

(SUITE.)

L'interrogatoire de Blessynski a pris fin sans que le président ait pu arracher à l'accusé une explication absolument nette.

Bleszynki persiste à soutenir qu'il y a eu suicide.

L'auditoire du premier témoin, le garçon d'hôtel de la rue des Mathurins, a donné lieu à un incident.

Le témoin, en s'avançant à la barre, déclare qu'il est souffrant, qu'il a mal à la gorge.

Le témoin s'assied, mais immédiatement il est pris de nausée et expectore abondamment.

L'audience est alors suspendue au milieu d'un certain brouhaha, pour qu'il puisse être procédé à un nettoyage en règle.

A la reprise, on entend M. Wittorski, le mari de la victime.

C'est un homme de quarante-six ans, grisonnant, portant binocle.

J'avais, dit-il, connu l'accusé au Havre, il y a douze ans ; il s'était présenté comme réfugié politique. Moi je vis alors très peu. Cela se passait de 1873 à 1878. En 1879, je vins à Paris. Je le revis en 1888 seulement ; il vint me trouver à mon bureau, un soir, à cinq heures. Je le croyais mort, et je fus surpris de le retrouver. Je l'invitai à venir le soir même dîner à la maison. Il retourna au Havre deux ou trois jours après. Au bout de peu de temps, à son nouveau voyage, il me parla d'une grosse fortune qu'il avait en Pologne. Quant à moi je ne lui parlais pas de mes affaires.

D. Cependant, il vous a prêté 1,500 francs.

R. Oui, monsieur, j'avais perdu de l'argent à Havre. Au lendemain de la première, il me prêtait 1,500 francs. Mais j'ignorais absolument ce qui se passait entre ma femme et Bleszynski.

D. C'est le matin du 23 que vous avez appris la mort de votre femme

R. Oui, monsieur.

D. Votre femme avait envoyé ses filles jouer au Bassin, avec Mme Potier ?

R. Oui, monsieur.

D. Vous vous faites fréquemment l'accusé ?

R. Oui, à chacun de ses voyages à Paris.

D. Il faisait des cadeaux à votre femme et à vos filles ?

R. Oui monsieur, mais de peu d'importance.

D. Vous ne savies pas qu'elle recevait de lui de l'argent par la poste ?

R. Je l'ignorais tout à fait.

D. Elle n'avait pas de dettes ?

R. Aucune.

D. Croyez-vous que votre femme jouait à la Bourse ?

R. Quand j'ai su qu'elle avait reçu de l'argent de l'accusé, je me suis demandé qu'il avait passé cet argent et je n'ai rien retrouvé.

D. Elle n'avait pas de toilettes !

R. Elle avait deux robes en tout !

D. Elle était gaie ?

R. Très gaie.

D. Elle adorait ses enfants !

R. Oui, monsieur, et ses enfants l'adoraient !

D. Rien donc ne peut faire admettre l'hypothèse d'un suicide ?

R. Absolument rien.

M. l'avocat général.—Bleszynski n'a-t-il pas dîné chez vous la veille du crime ?

R. Oui, monsieur.

Me Despond.—L'accusé n'aurait-il pas dit qu'il devait partir le mardi ?

R. Du tout, jamais il ne disait combien de temps il restait à Paris.

Me Despond.—N'avait-il pas laissé son parapluie chez la témoin ?

R. En effet.

Le président.—Votre patron, je dois le constater, a écrit à l'avocat général pour attester qu'il est très satisfait de vous et vous considère comme un parfait honnête homme.

M. Langevin, frère de Mme Wittorska, représente sa sœur comme une jeune femme aimant la vie, faisant de riants projets d'avenir.

M. Stampowski, qui a connu assez intimement la famille Wittorski, fait d'elle un portrait semblable. Bleszynski a été employé chez lui :

—Bleszynski, dit-il, montait pour montrer, sans besoin, sans nécessité, je l'ai maintes fois constaté, dans les derniers temps, j'ai remarqué qu'il était sobre. Je lui ai avancé un mai un mois soit 80 francs, pour lui permettre de se rendre à Paris. Quant à M. Wittorski, je le considère comme un galant homme, comme un homme d'honneur.

M. Stampowski a pensé un moment que, sous la menace de révélations à faire à son mari, Mme Wittorska aurait peut-être songé à un suicide, mais somme l'accusé s'est défendu d'avoir proféré une menace quelconque, il n'a pas persisté dans cette opinion.

Nous passons sur le témoignage du garçon d'hôtel—rien ou rien—il vers la fin de l'audience—et sur divers autres, qui ne nous ont appris rien de nouveau, pour enregistrer brièvement la déposition de Mme Potier :

Elle connaissait, dit-elle, les relations de Blezzynski avec Mme Wittorska, et affirme que rien ne pouvait pousser la jeune femme au suicide.

Enfin, la bonne du ménage Wittorski raconte les angoisses du mari et des enfants de la victime pendant la soirée et la nuit du 22 au 23 mai, et leur désespoir quand ils apprirent, le lendemain, ce qui s'était passé.

Les débats avaient été terminés dans la soirée du 22 mars. Le journaux de Paris, du 23, nous apporteront le verdict.

Le petit journal de M. Jules Simon.

M. Léon Say a résolu de fonder un musée des sciences sociales. Ce sera une des plus belles œuvres. Il nous l'a exposée à l'hôtel Continental dans un charmant discours dont je veux extraire, pour votre amusement, une anecdote.

Il était en train de tailler un peu la gloire. Elle a deux ennemis : la popularité, qui souvent, par son voisinage, la rend ridicule, et l'apathie de ceux qu'on appelle le commun des martyrs, et qui ne voient rien en dehors de leur écuire et de leur rateliar. M. Thiers faisait, dit M. Léon Say, un voyage dans les Pyrénées. Ce n'était pas encore le libérateur du territoire et le réorganisateur de la France ; mais il avait déjà ramassé assez de gloire comme grand homme d'Etat et chef du parti libéral sous Louis Philippe. Il se trouve nez à nez dans un salon d'hôtel avec un ancien camarade ; plus qu'un ancien camarade, un ancien ami de collège. "C'est toi !—Je t'ai reconnu sur-le-champ.—Et moi aussi, du premier coup d'œil.—Après trente ans !—Qu'es tu devenu ?—Et toi ?—Moi, dit l'autre, je ne suis ni avocat, ni médecin. J'avais un assez beau bien que j'ai fait valoir. Je suis un des gros propriétaires du département, et très content de mon sort. Tu étais à l'Ecole de droit quand je t'ai quitté ?—Oui.—Et tu es très occupé ?—Très occupé, oui ; mais j'ai quitté le barreau depuis longtemps. —Pour quoi faire ?—Pour être ministre, dit en riant M. Thiers.—Tiens ! dit l'autre. Je ne te savais pas protestant !"

—Cette histoire me met en goût de vous en conter une autre, qui m'est personnelle. Ce ne sera pas sans m'être mis sous la protection du fabuliste :

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

J'avais une sœur, qui était fille de la Charité, qui avait été envoyée dans l'Amérique du Sud pour fonder des hôpitaux, et qui était supérieure de l'hôpital de Lima. Elle m'écrivit un jour qu'un Français, qui avait été malade à son hôpital, lui avait donné de mes nouvelles. "Mais, disait-elle, il m'a contée une chose absurde. Il m'a dit que tu étais ministre des cultes. Cela ne peut pas être, puisque, grâce à Dieu, notre frère Emile est un vivante." La pauvre âme ne me croyait pas protestant, et elle avait ses raisons pour cela, puisqu'elle était ma marraine ; mais elle avait cru que son voyageur me faisait vicaire de paroisse.

Toute aux apparavant, on lui avait appris que j'étais professeur à la Sorbonne. "J'espère que c'est une bonne place, m'écrivait elle. Je te vois entouré d'enfants soumis et laborieux....." Elle prenait la Sorbonne pour une école primaire.

Ma mère n'était pas mieux renseignée. Je partis pour les vacances, après avoir publié mon premier livre. Je n'étais pas peu fier d'y voir mon nom flamboyer sur la couverture ; tout mon nom : Simon-Suisse. C'est la seule fois que je l'ai arboré. Conseil fit la mone en le voyant. "Simon-Suisse, dit il ! Vous ne ferez jamais de cela un nom célèbre. Prenez Jules Simon, c'est plus vraisemblable." Je sacrifiai aussitôt mes nobles aïeux, et je ne signe plus que Jules Simon depuis ce temps là.

Je mis donc mon livre, avec un secret orgueil, sur la table à ouvrage de ma mère. Elle le prit aussitôt, flairant un roman. Elle vit un titre barbare, et mon nom au dessous. "C'est toi qui as fait cela ?—Oui, mère ; comme vous voyez.—Et cela te rapporte beaucoup d'argent ?—Oh ! non, pas du tout.—Que tu es bête alors !" Et elle remit paisiblement le livre sur la table. Elle ne m'a jamais donné d'autre encouragement.

Mon père n'était pas plus fort.

Nous n'étions pas de grands clercs dans ma famille. Nous nous contentions d'être de braves gens, et m'a-t-on dit être une sainte.

LA "MAISON A NEUF ÉTAGES".—Un des immeubles les plus curieux de la capitale, et que tous les Parisiens connaissent bien, va tomber, bientôt, sous la pioche des démoliseurs. Nous voulons parler de la maison à "neuf" étages, qui porte le numéro 48 de la rue Saint Antoine, derrière le Palais Royal, et qui est traversée par le passage Rodzwill.

Cette maison rénommée le fameux escalier à double révolution, par lequel deux personnes, parties du même point, peuvent monter jusqu'au neuvième étage sans se rencontrer.

Les locataires de l'immeuble ont reçu congé pour le 1er avril.

La "maison à neuf étages" a été achetée par la Banque de France, qui va la faire démolir pour édifier, sur son emplacement, des bureaux annexes.

TO-KALON! TO-KALON!

Ne buvez rien autre chose, mais buvez le pur. C'est le fameux To-Kalon de

PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT,
139 rue Royale, coin Iberville.

6 jui—6 m

Société des Lundiens.—Les officiers et membres de la dite Société sont priés d'assister à une réunion spéciale qui aura lieu SAMEDI SOIR 4 avril 1891, à 7.30 heures précises, à leur local habituel.

Par ordre de

PIERRE PUISSEGUR, Président.
P. CAZALOT, Secrétaire. 4 avril—1f

A VENDRE,

Maison basse, située rue des Ursulines, entre Rampart et Bourgogne. No 140. Elle renferme ayant quatre appartements, deux cabinets et une petite galerie ; cuisine haute avec quatre appartements ; on y a accès par escalier. Terrain mesurant 31 pieds 8 pouces de façade, sur une profondeur de 127 pieds. S'adresser à M. Henry Fremoulet, U. S. Bonded Ware House, coin North Peters et Conti.

3 av—1f

Bureau de la Compagnie de Water-Works, 49 et 51 rue Bienville—Nouvelle-Orléans, 1er avril 1891.—A une réunion du Bureau d'Administration de cette Compagnie tenue ce jour, un dividende semi annuel de Deux Dollars par action a été déclaré payable à partir du 6 avril 1891, aux actionnaires de cette date.

E. L. MAGNIN,
Secrétaire.

2 avril—7f

Decoration Day.

Tombeau du Rev. P. Turgis.

Les dames sont priées d'envoyer, jusqu'au 6 avril, à 10 heures du matin à la pharmacie Cleverie, rue Bourbon et Canal, les fleurs qu'elles destinent à la décoration du tombeau du Rév. P. Turgis. Après 10 h. (le 6 avril), elles voudront bien envoyer les fleurs au cimetière même (rue de l'Esplanade, près Bayou) pour qu'elles soient placées sur le tombeau.

31 mars—au 6 avril

Bureau du New Orleans City & Lake R. R. Co.—102 rue du Canal, (2me étage) Nouvelle-Orléans, 27 mars 1891. A une assemblée régulière des Directeurs tenue le 11 courant, un dividende semi-annuel de UNE PIASTRE ET SOIXANTE-QUINZE CENTS par action a été déclaré, payable le 1er après le 10 avril 1891. Le livre de transfert sera fermé dix jours antérieurement à la date fixée pour le paiement du dividende.

R. LEWIS,
Secrétaire.

27 mars—2f au 10 avril inc

Bureaux du Peuple Ice Mfg. Co.—Nouvelle Orléans, 9 mars 1891.—Une réunion générale des actionnaires de cette compagnie aura lieu aux bureaux de la dite compagnie, coin des rues Julie et Fulton, le 10 avril 1891, à 2 heures P. M. à l'effet de voter pour l'amendement proposé, de la Chartre.

E. KUNZE, Président.

A. BARBA, Secrétaire.

12 mars—30f

Bureau de la Compagnie du Chemin de Fer Carrollton—Coin des rues White et Laharpe—Nouvelle-Orléans, 20 mars 1891. A une assemblée régulière du Conseil d'Administration tenue le 9 de ce mois, un dividende de Deux (2 0/0) pour cent sur le fonds-capital a été déclaré payable des profits des trois derniers mois, à partir du 6 avril 1891.

Le livre des transferts sera fermé dix (10) jours avant la date fixée pour le paiement du dividende. Les polices seront reçues sous les jours de 9 heures.

MATT. K. FOUQUOT, Secrétaire.

27 mars—11f

Aider la Nature

En restaurant les tissus malades et affaiblis c'est tout ce que peut faire une médecine. Dans les affections pulmonaires, telles que les Rhumes, la Bronchite et la Consomption, la membrane muqueuse s'enflamme d'abord, ensuite des accumulations se forment dans les cellules à air des poumons, suivis de tubercules, et finalement la destruction des tissus. Il est clair, par conséquent, que jusqu'à ce que l'horrible toux soit soulagée, les tubes bronchiques n'ont aucune chance de guérir. Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Calme et Guérit

la membrane enflammée, arrête la marche de l'épuisement, et ne laisse aucuns résultats injurieux. C'est pourquoi il est plus grandement estimé que tout autre spécifique pulmonaire.

L. D. Bixby, de Bartonaville, Vt., écrit : "Il y a quatre ans j'attrapai un fort rhume qui fut suivi d'une terrible toux. J'étais très malade, et gardai le lit environ quatre mois. Mon médecin, à la fin, me dit que j'avais la consomption, et qu'il ne pouvait y remédier. Un de mes voisins m'avisa d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et avant d'en avoir pris un demi-flacon j'étais capable d'aller dehors. Dès que j'eus fini le flacon j'étais bien portant, et le suis depuis lors."

Alonzo P. Daggett, de Smyrna Mills, Maine, écrit : "Il y a six ans j'étais commis-voyageur, et souffrais d'une

Affection des Poumons.

Pendant des mois j'étais incapable de passer une bonne nuit. Je ne pouvais que rarement m'allonger, avais de fréquents étouffements et étais souvent obligé de chercher le grand air pour me soulager. Je fus amené à essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer, lequel m'aida. Son usage continu m'a entièrement guéri, et, je crois, sauvé la vie."

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens. Prix $1 ; six flacons, $5.

Pilules contre-stimulantes de
RASORI.
Le célèbre remède italien.

Ces pilules dont la renommée est universelle, sont composées exclusivement de plantes inoffensives, et ne contiennent ni mercure, ni aucune autre substance toxique.

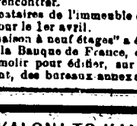
Les pilules Rasori sont un remède infaillible contre toutes les maladies ayant pour cause un excès de stimulantes, elles guérissent toutes les affections de l'estomac, du foie, des intestins, etc., et sont sans rivales, pour purifier le sang et fortifier le système. Elles combattent admirablement la constipation, le dyspepsie les douleurs bilieuses, le dyssenterie les maux de tête, les névroses, l'insomnie, le vertige, l'anémie, les palpitations, les nervoses, les fièvres intermittentes, la goutte, le manque d'appétit, l'indigestion, les maladies des reins, l'irritation cérébrale, la mélancolie, ainsi que les maladies de la peau dans toutes leurs variétés.

A vendre dans toutes les pharmacies de premier ordre.

Prix : 50c. le flacon.

BOGEL DRUG CO., Limited
111 Rue Canal, Nouvelle Orléans.
Seuls agents aux Etats-Unis.
14 janv—

$250
Achèteront un PIANO NEUF à 7 1-3 OCTAVES chez
LOUIS GRUNEWALD
& CIE, Limitée.
PIANOS ET ORGUES



LES PLUS BAS PRIX !
Conditions les plus avantageuses!
TOUS LES PRINCIPAUX PIANOS!!
Steinway, Pease, Chickering, Knabe, Schumer, Mehr, Wichits, Fisher, Prosse, Sheninger, Sterling, etc. Musique et Instruments de musique, en gros et en détail. S'adresser à
L. GRUNEWALD & CIE, Limitée,
18 Baronne et 127 Canal,
24 janv—1 an Nlle-Orléans.

Wm. Bogel, Prés. Thos. Pickles, V.-Prés.
W. W. Birchfield Sec.
RUE DU CANAL, 111.
BOGEL DRUG Co., Limited,
Chimistes Pharmaciens.
—Importateurs et marchands de—
Drogues purs, Médicaments de choix, Produits chimiques de première qualité,
PARFUMERIE ET ARTICLES DE TOILETTE FINS.
☞ Prescriptions de médecins remplies avec les plus grands soins et la plus rigoureuse exactitude à des prix modérés.
☞ Objets d'une valeur réelle des sources 1 le. Epo-ne et Bartlette.
☞ Ordres de la campagne sollicités.
BOGEL DRUG Co., Limited,
RUE DU CANAL, 111.
Laboratoire, rue de Chartres, 67.
31dée—☞

Dr J. B. PEREZ,
Depuis 35 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladies de Bright, de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par aucune autre cause.
Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.
Dr Perez Female Regulating Pills—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies. Prix : $1 par bouteille.
DR PEREZ, Office 18 S. Rampart.
18 déc—1 an

SCIENTIFIC AMERICAN
ESTABLISHED 1845
Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price $3 a year. Four months' trial, $1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS
Edition of Scientific American.
A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences, or other public buildings, numerous engravings and full plans and specifications for the latest designs to cost complete from $200 to $5,000. Price $2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., Publishers.

PATENTS may be procured by MUNN & CO. who have had over 50 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.
In case